

**Arnaud Stanford**

**LA CITE DE MALAKIEV**

**TOME 1**

**A LA RECHERCHE DU CODE**

## Table des matières

Du même auteur.....	4
Prologue.....	6
CHAPITRE I.....	19
CHAPITRE II.....	39
CHAPITRE III.....	52
CHAPITRE IV.....	65
CHAPITRE V.....	83
CHAPITRE VI.....	96
CHAPITRE VII.....	110
CHAPITRE VIII.....	123
CHAPITRE IX.....	135
CHAPITRE X.....	148
Glossaire.....	164

Publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Copyright 2015 © Arnaud Stanford

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Conception couverture- Illustrateur : Loïc Harari – Graphiste : Joanna

Peziol pour Invictus Books.

LA CITE DE MALAKIEV- A LA RECHERCHE DU CODE

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

## **Du même auteur**

***En développement personnel, dans la même collection que  
« Les gestes qui vont changer votre vie »***

Je suis un leader - Manuel de visualisation

Je suis un(e) marié(e) - Manuel de visualisation

Je suis intelligent - Manuel de visualisation

Je suis clean - Manuel de visualisation

Je suis mince (J'ai atteint mon poids idéal) - Manuel de visualisation

Je suis un bon parent - Manuel de visualisation

Je suis un performeur - Manuel de visualisation

### ***En science-fiction (à paraître)***

La cité de Malakiev – En Dieu nous croyons

La cité de Malakiev – Le tombeau

**« Après ces événements, l'Éternel s'adressa à Abraham dans une vision : Ne crains rien, Abram, lui dit l'Éternel, je suis ton protecteur, ta récompense sera très grande. »**

*Genèse 15.1*

*« Malakiev Raganis. Vilto Shabere Fieb »*



# Prologue

## Août 2013 – La psychologie est un sport de combat

### San Francisco

[...]

A partir des années 60, la ville devient la capitale des Hippies, des consommateurs de drogue et des homosexuels militants. Les élites progressistes, qui soutenaient activement cette dégénérescence, restaient, elles, bien à l'abri à Los Angeles. Ironie de l'histoire, ce sont aujourd'hui elles qui se retrouvent submergées par l'immigration hispanique.

Ronald Hathaway, *Abécédaire du déclin de l'Amérique*

– Vous étiez vous-même une de ces personnes, Madame Douglas ?

Paul Jackson griffonnait son carnet de note d'un air attentif, comme s'il ne voulait pas laisser passer le moindre détail. Le psychologue était de la vieille école et alors que de nombreux jeunes (et moins jeunes) collègues enregistraient leurs séances, laissant ensuite leur secrétaire en taper un compte-rendu, il tenait à prendre lui-même des notes. Le discret crissement du stylo-plume sur les pages de son Moleskine lui procurait un réconfort indéfinissable. Les lignes d'écriture fine dont s'emplissaient ses innombrables carnets formaient comme une courbe dont l'aspect le renseignait instantanément sur l'évolution des patients. « Comme un chirurgien et son électrocardiogramme » aimait-il répéter.

– Exactement. J'étais l'une d'entre elles, Paul.

Marina Douglas ne connaissait le Dr Jackson que depuis quelques mois et aucune connexion particulière ne l'attachait à son psychologue. Alors qu'il avait toujours maintenu une distance respectueuse et professionnelle, elle l'avait d'emblée tutoyé. Pour une question d'âge, d'abord : il aurait pu être son fils. Mais surtout parce que, au prix de la séance, elle estimait avoir le droit de l'appeler comme bon lui semblait.

Allongé sur le divan du cabinet de consultation, la vieille dame tentait de trouver une position confortable dans la canicule ambiante. Selon les journaux, l'été 2013 était le plus chaud que connaissait San Francisco depuis trente ans. Cela faisait une semaine que Marina ne se séparait jamais de son eau minérale, des bouteilles de 750 ml importées depuis une source Hawaïenne au nom imprononçable. Son infirmière lui avait recommandé de boire toutes les dix minutes même si elle n'en ressentait pas le besoin, lui montrant les spots de prévention

diffusés par le *California Department of Public Health*. Elle les avait trouvés répugnants, mais suivait tout de même leurs consignes. Mourir de chaud après tout le reste eut été trop bête. Dès qu'elle changeait de côté, son collier de perle glissait et elle devait le rattraper d'une main, l'autre restant dans sa chevelure soyeuse d'un brun aussi artificiel qu'élégant. Elle interrompait alors son récit, se redressait brièvement en fixant Paul comme pour lui reprocher de ne lui offrir qu'un appui si inconfortable, et se rallongeait.

Le docteur Jackson n'était guère impressionné par ces manières. Son cabinet de Market street recevait tout ce que la baie de San Francisco comptait de patrons névrosés, nouveaux riches complexés, héritiers traumatisés ou, tout simplement, mourant d'ennui. Marina Douglas, avec ses bijoux hors de prix, son parfum d'une lourdeur presque écœurante et son chihuahua ridiculement pomponné allongé près d'elle ne détonnait en rien parmi sa clientèle. L'intérêt qu'il lui portait était d'un autre ordre.

– Et cette prophétie, qui concernait-elle ? Vous seule ? Tout le groupe ?

– Cela n'a pas vraiment d'importance. Mais je me rappelle que je n'étais pas censée l'entendre.

Paul Jackson eut un soupir discret. Sa patiente revenait souvent sur ce rêve où une prophétie lui était révélée mais était toujours réticente à entrer dans les détails. La pousser ne mènerait à rien. Depuis des mois, une heure par semaine, il tentait de l'amener au cœur du sujet et elle continuait de tourner autour du pot. Elle semblait à la fois désireuse de se confier et effrayée de ce qu'elle pourrait laisser échapper. Une heure est un temps bien court pour s'ouvrir réellement et il avait proposé d'augmenter la taille des séances, en vain. Une heure hebdomadaire était le maximum qu'elle pouvait consacrer à



cette affaire sans empiéter sur ses « obligations » (les gens normaux ont une vie, les gens riches ont des obligations).

Elle devait d'ailleurs déjeuner avec le maire à l'issue de la séance. Elle serait probablement en retard et s'en moquait. On ne réprimande pas une vieille dame, surtout quand elle se trouve être l'un des principaux donateurs de son comité de réélection.

Le Dr Jackson, lui, avait d'autres soucis. Après la séance il aurait à subir, comme à chaque fois, un long et pénible débriefing. Deux hommes en costume noirs sonneraient à son bureau et il les accueillerait avec le sourire contrit de celui qui n'a pas de résultats à annoncer.

La première fois qu'ils avaient débarqué à son bureau, Paul Jackson les avait prit pour des représentant de commerce. Rasés de près, costumes impeccable, sourires carnassier. Comparativement, son teint hâlé et juvénile qui lui valait d'être régulièrement comparé au président Obama, manquait singulièrement de sérieux.

Court-circuitant sa secrétaire, ils avaient directement frappé à la porte de son cabinet où il avalait un sandwich tout en relisant ses notes de la matinée. Le plus grand avait soulevé le côté gauche de sa veste d'un geste faussement désinvolte, laissant paraître son insigne. L'autre avait silencieusement formé les mots sur ses lèvres : *Federal Bureau of Investigations*.

A vrai dire, ce n'était pas la première fois que les autorités le contactaient au sujet d'un de ses patients. A deux reprises, l'administration fiscale lui avait demandé des copies de factures. Et on lui avait demandé de témoigner contre un adolescent qu'il avait suivi à une époque, accusé d'avoir renversé une passante. Il avait invoqué le respect du secret professionnel et le procès s'était fort bien passé de son éclairage.

En revanche, c'était la première fois qu'il avait affaire à la police fédérale.

– C'est au sujet d'une de vos nouvelles patientes, Madame Marina Douglas.

– Eh bien ?

– Nous la croyons en possession d'informations à même de mettre à mal la sécurité nationale.

– Une dame de 95 ans ?

– 95, hein ?

L'agent le plus grand lança un regard amusé à son collègue.

– C'est 73 à son spa, et 80 à la clinique. Le plus jeune âge qu'elle se donne est 68 ans, sur sa carte de membre du *Bay Yatch Club*.

– Elle se rajeunit selon les circonstances, et alors ?

– Vous lui donneriez 95 ans, vous ?

– Non, admit le docteur Jackson. J'aurais dit 70, 75 tout au plus.

– Madame Douglas a bien des choses à cacher, et pas seulement le nombre de bougies qu'elle achète pour son anniversaire.

– Je veux bien, mais que pensez-vous que je puisse...

L'agent qui n'avait jusqu'alors pas pris la parole le coupa.

– Aimez-vous votre pays, M. Jackson ?

– Bien sûr.

– Parfait. Vous coopérerez donc.

– Eh là, pas si vite ! Je ne sais même pas encore de quoi il s'agit ni...

– L'unique chose que vous avez besoin de savoir est que vous avez beaucoup de chance de tomber sur nous. L'armée est à deux doigts de reprendre le dossier, et la CIA est sur le coup

également. Le FBI n'a jamais torturé ni fait disparaître de citoyens américains. Si vous voulez tenter votre chance avec le Pentagone ou les services secrets, libre à vous. Mais vous m'avez l'air de quelqu'un d'intelligent, M. Jackson. Vous coopérerez.

Le ton était ferme et définitif. Il comprit que sa marge de manœuvre était virtuellement inexistante.

Depuis lors, il leur décrivait par le menu chacune de leur séance. Les deux hommes étaient particulièrement intéressés par cette histoire de prophétie. Il avait d'abord cru à un nom de code. A présent, il s'efforçait de ne plus y réfléchir. Il leur livrait ce qu'il tirait d'elle, un point c'est tout.

– Paul, tu m'écoutes ?

Marina Douglas avait fait monter son chihuahua sur son ventre et lui caressait les poils de la tête, sur lesquels un coiffeur canin avait dû passer un certain temps. Le psychologue remarqua qu'il portait un collier assorti à celui de sa maîtresse.

Vaguement écœuré, il se redressa sur sa chaise.

– Bien sûr, Madame Douglas. Vous disiez vous sentir faible.

– A mon âge, ce n'est guère étonnant. La fin approche, Paul. Je le sais.

Il y eut un court silence.

– Tu ne dis rien, c'est très bien ! Avec le nombre d'imbéciles qui poussent de hauts cris quand je constate l'évidence... "Madame Douglas, vous respendez de santé ! Vous nous enterrerrez tous !" Hypocrisies... Toi au moins, tu ne passes pas ton temps à me mentir. J'ai entendu suffisamment de mensonges au cours de ma vie. Le temps de la vérité est peut-être venu. Peut-être... L'attention du Dr Jackson s'aiguïsa.

– Mon seul objectif est que vous arriviez à formuler ce que vous voulez exprimer. Ces choses que vous n'avez jamais dites,

mais qu'il vous faut pourtant sortir. La vérité vous rendra libre.

– C'est possible... En attendant, je crois que notre séance touche à sa fin. William ne devrait pas tarder à arriver.

Son chauffeur, carrure et amabilité d'une armoire de prison, la déposait et la récupérait à heure fixe, avec la ponctualité d'une horloge helvétique. Une horloge qui ne ferait pas de bruit et était à même de vous écraser d'un revers de main. Pourquoi diable les gens riches se croyaient-ils obligés de s'entourer de gardes du corps ? Car le Dr Jackson ne doutait pas un instant que ce fût sa fonction véritable.

Cependant, la vieille dame continuait de parler. Elle semblait d'un côté pressée de partir, de l'autre anxieuse de dire quelque chose.

– Es-tu croyant, Paul ? Je n'avais jamais ouvert une bible jusqu'au mois dernier. J'essaye d'en lire quelques versets chaque jour, cela m'apaise. J'ai commencé par la fin, le livre de l'Apocalypse.

Nouveau silence. L'atmosphère dans le cabinet s'était nettement assombrie, mais le psychologue était tout sauf d'humeur lugubre. La vieille dame baissait enfin sa garde ! Il s'agissait à présent d'être subtil, l'amener délicatement à la faire parler.

– Parfois, je me dis : à quoi bon ? Tout est fini, pesé, divisé. Et les regrets sont vains.

– Libérez ce que vous avez sur le cœur, Madame Douglas. Cela vous soulagera.

Le docteur ressentit un bref instant de honte. Il parlait comme un prêtre, promettant d'effacer le sentiment de culpabilité en échange de la confession des fautes. Cela passa : après des mois à faire du sur place, il était temps d'appliquer des méthodes efficaces, quelles qu'elles soient. De toute manière, il pouvait difficilement prétendre respecter une quelconque éthique professionnelle dans cette affaire.

La sueur commençait à perler sous son élégante chemise blanche. Il se força à rester assis, les jambes croisées. Il avait toujours les yeux fixés sur le carnet, mais ils avaient du mal à rester en place. Il ne voulait pas que sa patiente voie leur air d'avidité. Calmer sa respiration. Faire tourner son stylo dans ses doigts d'un air nonchalant. Puis, de la voix la plus neutre possible :

– Si vous me parliez de cette prophétie ? J'ai l'impression que c'est là où se situe le nœud du problème. D'une séance à l'autre, vous y revenez toujours.

– Paul, voyons ! J'y arrive, ne me brusque pas. Il faut bien que je détaille toute la situation avant de venir à la conclusion. Sinon, comment comprendre ma décision ? Comment la justifier ?

– Vous vous sentez coupable d'une décision prise dans un rêve ?

Paul Jackson avait décroisé ses jambes et légèrement avancé son buste dans la direction de sa patiente.

– Les rêves sont parfois plus douloureux que la vie, Paul... Ce n'est pas à toi que j'ai besoin de l'apprendre, tu passes tes journées à analyser ceux des autres.

– Certes.

Le docteur ne crut pas utile d'entrer dans une polémique sur la nature exacte de son métier.

– D'après ce que j'ai compris, vous étiez avec un groupe de jeunes gens, dans une maison somptueuse...

Il s'interrompit. Marina Douglas s'était redressée tout d'un coup, sa main gauche crispée sur le cou de son chien qui se mit à couiner pathétiquement. Ses yeux étaient devenus durs, son visage fermé. Avait-elle des soupçons ? Il lui fallait rectifier le tir.

– Naturellement, ne vous sentez obligée en rien. Si vous n'êtes pas prête à aborder cette partie de votre rêve, nous la laisserons pour plus tard.

La vieille dame reposa sa tête sur le divan, sans se départir de son expression glaciale. Le petit rire qu'elle émit sonna étrangement faux et encore plus désagréable à l'oreille que le couinement du chihuahua qui avait échappé à l'emprise de sa maîtresse pour retourner sur le sol.

– Excuse-moi, Paul. Un rien m'agace ces temps-ci. Le stress, sans doute. Et puis cette chaleur... Sais-tu que mon voisin fait chaque jour arroser sa pelouse en dépit de l'interdiction décrétée par les autorités de l'État ? Un homme malhonnête de plus en ce bas monde, je n'en suis même plus surprise...

– Désirez-vous quelque chose à boire, Madame Douglas ? Je peux vous proposer de la limonade, du jus de pamplemousse, de l'eau pétillante...

– Si c'est pour boire de l'eau, merci, j'ai ce qu'il faut sur moi. Sers-moi donc un whisky avant que William n'arrive, il le dirait à l'infirmière. Et pas du Jack Daniels, j'ai vu cette bouteille de Scotch d'Aberlour sur ton étagère !

Elle lui lança un clin d'œil canaille.

Le docteur Jackson se leva remplir deux verres du liquide ambré, tournant le dos à sa patiente. Cette vieille bique ne cesserait jamais de le surprendre ! L'important était qu'elle se détende à nouveau. D'ailleurs, il avait lui-même besoin d'un stimulant. Le résultat était à la fois si proche et si incertain ! Il lui fallait évacuer la tension, du moins la dissimuler de son mieux. Ce n'était pas le moment de commettre une erreur.

– C'est une bouteille que j'ai ramenée d'un voyage en Écosse, il y a trois ans de cela. Avez-vous déjà vu les Highlands, Madame Douglas ? C'est l'endroit le plus sauvage et le plus magnifique que vous puissiez imaginer.

Il posa les deux verres sur un plateau avant de reposer la bouteille au dernier étage de l'étagère, comme un roi dominant le cabinet. Ce faisant, l'alcool tangua dans les verres et plusieurs gouttes humidifièrent le plateau d'acajou.

– Je mentirais si je prétendais les avoir traversées à pied, mais j'ai tout de même effectué une partie du trajet sur mes bonnes vieilles jambes. Inoubliable. Prendrez-vous des glaçons ?

Il se retourna, plateau dans la main droite, la main gauche tendue vers le petit frigo qui occupait le fond de la pièce.

Marina Douglas n'était plus sur le divan où trônait de nouveau son chien, la queue frétilante. Elle se tenait deux mètres derrière lui, debout, les jambes légèrement arquées, le buste droit. Ses bras tendus ne trahissaient pas le moindre tremblement. Dans ses mains, un revolver petit format, mat et discret.

– Tu bouges et je t'éclate le crâne, compris ? Tu as trois secondes pour me dire pour qui tu travailles.

Le docteur resta interloqué, le plateau dans les bras. Braqué par une petite vieille !

– Une...

– Madame Douglas, je ne suis pas un espion !

Il avait balbutié la première chose qui lui passait par la tête. Il ne savait pas si sa patiente irait jusqu'à tirer et ne tenait pas spécialement à vérifier.

Marina Douglas eut un reniflement de mépris.

– Je le sais, tu penses bien qu'en ce cas je t'aurais immédiatement abattu. Les espions ne parlent pas. Toi tu es un lampiste, un pauvre type qui se laisse manipuler. Combien t'a-t-on promis pour arracher les secrets d'une vieille dame, Paul ? 100 000\$ ? 200 000\$ ?

– Je...

– Ne me dis pas que tu te tapes le sale boulot gratuitement !  
Paul Jackson, le pigeon du siècle !

Elle partit dans un grand éclat de rire qui, pour le coup, semblait tout à fait authentique. Il n'en était que plus glaçant.

– Nous en sommes à deux secondes.

– Je peux tout vous expliquer, je le jure !

– Alors explique. Et vite.

Avait-il toujours en tête, contre toute évidence, l'image d'une vieille femme tranquille, un rien grincheuse, mais fondamentalement inoffensive ? Toujours est-il que le Dr Jackson n'expliqua rien du tout. D'un geste brusque, il projeta le plateau à la tête de sa patiente et bondit pour se saisir de l'arme.

Le coup parti, sec et étouffé. Le docteur se retrouva à terre, le genou droit en sang. Au dessus de lui, la vieille dame, les cheveux trempés de whisky, n'avaient pas bougé d'un pouce.

– Tu veux jouer les héros, Paul ? As-tu seulement idée de ce que signifie d'avoir à se battre pour sa peau ? Les gens bien comme il faut ne comprendront jamais que, même avec tout l'entraînement du monde, ils n'auront pas les réflexes de ceux qui ont connu la vraie vie. Celle qui mord. Celle qui tue. Chaque jour.

On frappa à la porte.

– Entre, William, dit la vieille dame, comme s'il s'agissait désormais de son bureau.

Un colosse de près d'1m90 fit son entrée. Habit sombre, mine maussade et catogan, il n'eut pas un regard pour l'étrange scène qui se déroulait devant lui. Il ramassa les affaires de Marina Douglas ainsi que son chien, avant d'annoncer d'une voix monocorde :

– Le maire a appelé. Il souhaite décaler le rendez-vous.



– Parfait, je ne suis vraiment pas d'humeur à supporter ce raseur. Reporte donc cela à la semaine prochaine. En attendant...

Elle reporta son attention sur le Dr. Jackson.

– Vous ne m'avez toujours pas répondu.

Lentement, elle leva sa jambe pour aller appuyer son talon aiguille sur le genou blessé du psychologue. Ce dernier émit un hurlement.

– Chut, vous allez effrayer la clientèle dans la salle d'attente. J'attends, Paul. Et j'ai un chargeur rempli. Pour qui travaillez-vous ?

– Le FBI, sanglota le Dr. Ils m'ont forcé.

La vieille dame baissa son arme, l'air perplexe.

– Le FBI...

Elle réfléchit un instant.

– Cela commence à faire beaucoup de monde, il va falloir faire un peu de ménage !

Se tournant vers son homme de main :

– William, va installer Crapabelle et démarre la voiture. J'en ai pour un instant.

Le colosse sortit comme il était entré, avec discrétion et rapidité.

Paul Jackson se traînait toujours à terre, la respiration lourde, transpercé de douleur.

– Paul, le bon sens voudrait que je t'abatte. Mais je te crois fondamentalement étranger à toute cette histoire. Tu es trop bête pour cela. Disons que tu as été suffisamment faible pour suivre des personnes peu recommandables. Vraiment, entre une mamie à l'âge canonique et le gouvernement le plus puissant de la planète, tu préfères faire confiance au second ?

– Vieille salope...